

« Le Night Cap Bar »

Michel Vaïs

Number 44, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1987). Review of [« Le Night Cap Bar »]. *Jeu*, (44), 175–177.

«le night cap bar»

Texte de Marie Laberge. Mise en scène: Daniel Simard; assistance et régie: Francine Émond; scénographie et costumes: André Barbe; éclairages: Guy Simard; bande sonore: Michel St-Louis; maquillage: Jacques Laffeur; coiffure: Pierre Lafontaine; direction de production: Jean-Denis Leduc. Avec Maryse Gagné (Linda), Denise Gagnon (Agathe), Marie Laberge (Suzy), Robert Toupin (Raymond) et la voix de Jean-Denis Leduc. Production du Théâtre de La Manufacture, présentée à la Licorne du 3 avril au 9 mai 1987. Le texte est publié chez VLB Éditeur.

suspense au fond du gouffre

La pièce se déroule en quatre parties, intitulées «Agathe», «Solange», «Linda», «Raymond». Ainsi, chaque personnage trouve son moment de gloire. Souci d'équilibre dans l'écriture, que viennent corroborer plusieurs autres indices; une forte structure a servi de base à la construction du *Night Cap Bar*.

Trois femmes, un homme. Elles ont dans l'ordre 42, 36 et 22 ans. Lui a 55 ans. Il est le patron du trou minable qu'est aujourd'hui le Night Cap Bar. Successivement, elles furent ses maîtresses. Agathe le fut jadis, lorsque le Night Cap du début vibraut aux rengaines de Prévert et Kosma. Solange (Suzy pour les intimes), quand il a fallu à la clientèle des shows plus «cochons», où la voix comptait moins que les jambes. La petite Linda, enfin, râclure de poubelle punk, est l'actuelle et pathétique baby-sitter du «vieux», entre les griffes duquel elle a échoué à quatorze ans. Ses piteux morceaux ne semblent plus tenir ensemble que par l'*acide*, qui a pris la relève de la *colle*.

À l'arrivée de Suzy dans le décor, Agathe l'a tolérée un certain temps, avant de fuir avec

un fumiste qui lui a promis de la lancer dans la chanson. Elle deviendra concierge... Puis, Suzy s'est arrangée pour épouser un jeune avocat de Valleyfield et lui faire un enfant. Cela lui a permis de refiler Raymond à Linda et de continuer à fréquenter le Night Cap, car son mari n'est pas jaloux. Question: est-ce qu'elle prend soin de ses deux protégés uniquement pour se désennuyer, par grandeur d'âme, par nostalgie, pour «faire marcher la place», pour escroquer à Raymond son établissement, ou pour d'autres motifs moins avouables? Et pourquoi fournit-elle à la petite ses pilules quotidiennes?

Au début de la pièce, les trois femmes se rencontrent dans le bar. Agathe a reçu une lettre de Raymond lui demandant d'accourir à son chevet. Elle ne l'a pas vu depuis quinze ans. En l'absence du patron (malade? ivre mort? «su l'smac¹» ? à moitié paralysé? simplement sorti pour la journée?), Agathe fait la connaissance de Linda et retrouve Suzy, que ses nouveaux atours et son vernis de parvenue ont bien changée. À la fin de la première partie, coup de théâtre: on apprend que Raymond est mort dans sa chambre, à l'étage au-dessus. Comme Agathe n'est pas encore montée (en fait, elle ignorait sa présence dans la maison), elle ne peut être soupçonnée. Les deux autres, en revanche, ont chacune fait un tour en haut à un moment donné. Mystère.

1. Smac: héroïne. D'autres termes de jargon, compris d'emblée par tous les personnages, leur donnent un air de famille et atténuent l'écart des générations: se fixer (s'injecter de la drogue); sauter (tuer quelqu'un par overdose)...



Maryse Gagné et Marie Laberge dans la scénographie «d'un réalisme total» du *Night Cap Bar*. Photo: Mirko Buzolitch.

À la deuxième partie, tout se complique. On revoit la même histoire, mais d'un point de vue différent. Agathe rencontre Suzy *avant* l'arrivée de Linda et non après. Le dialogue est à peu près le même cependant, et à la fin, Linda hurle encore d'avoir trouvé Raymond mort dans son lit.

Troisième partie: ça se corse. Ça s'embrouille. L'action a des ratés. Les comédiennes reprennent plusieurs fois la même scène, comme si elles tentaient d'illustrer le témoignage de Linda en cour, entendu sur bande sonore. Et toujours, à la fin, on évoque le cadavre de plus en plus encombrant, de plus en plus présent, du grand absent.

Quatrième partie: sans déflorer le suspense, on peut révéler que Raymond fait son entrée en scène. (On s'en doutait un peu, vu que le rôle est distribué.) Et c'est alors que le drame humain, devenu suspense policier, s'explique par une invraisemblable entourloupette digne d'Agatha Christie. Le malheur, c'est que l'auteure met alors tant de points sur les i et, dans le rôle de Suzy, elle

adopte un tel débit, qu'on a du mal à la suivre.

Bref, la pièce commence comme d'autres oeuvres de Marie Laberge, avec des personnages encore plus détruits ou destructeurs se débattant dans une situation encore plus sombre. Puis, elle prend les couleurs d'un feuilleton télévisé genre *Chapeau melon et bottes de cuir*. Enfin, la résolution de l'intrigue a toute la légèreté de celle d'un boulevard insignifiant. À tel point qu'on se demande s'il s'agit bien de la même oeuvre. La pièce fut écrite «sous terreur», raconte l'auteure dans le programme. «La terreur de mon impuissance totale et irrémédiable vis-à-vis les [sic] désastres provoqués par l'alcool et la drogue sur des êtres humains.» Quant au metteur en scène, il a misé sur le mystère. Avez-vous déjà lu «un bon roman policier» qui laisse votre attention «entièrement mobilisée par l'intrigue»? demande-t-il aux spectateurs. Eh bien, «attendez-vous à plus excitant encore!» Dans quelle mesure la mise en scène de Daniel Simard a-t-elle insisté sur un aspect mineur, au détriment du drame? Difficile à dire. Bien que forte-

ment structurée, la pièce paraît bien synchrétique dans son écriture même.

Quant à la réalisation scénique, elle offrait une scénographie d'un réalisme total. À côté du (vrai) bar de la Licorne, on a aménagé celui du Night Cap, entouré du juke-box de Linda et du vieux piano désaccordé d'Agathe. Entre les deux, l'escalier mystérieux menant à la chambre de Raymond. Voilà un décor qui habitait pleinement son lieu. La distribution, dominée par l'auteure, en grande orchestratrice de l'action, permettait aussi à Maryse Gagné de camper une Linda ravagée, tarée, irrécupérable, d'une violence désespérée. La remarquable Denise Gagnon (qui fait surtout carrière à Québec) a composé une Agathe poignante, au jeu tout intérieur, mais j'avoue que j'avais du mal à croire que son personnage ait pu connaître une période «Prévert et Kosma». Question de style, de coiffure, de décor... qui sait? Enfin, Robert Toupin m'a semblé le moins crédible. D'une part parce qu'il ne fait pas l'âge de son personnage, ensuite parce que son jeu est extérieur et anecdotique. En somme, *le Night Cap Bar* soutenu par une distribution plus homogène et mieux dirigée serait peut-être une pièce à redécouvrir, car la justesse et la vivacité du dialogue (dans le registre dramatique réaliste), la construction précise des personnages, l'habile mélange d'humour et de désespoir, sont autant de qualités d'écriture qui méritent notre écoute attentive. Mais la fin est une autre pièce.

michel vaïs

«pandora ou mon p'tit papa»

Texte de Louise Dussault. Mise en scène: Michèle Magny, assistée de Lou Arteau; décor: Claude Goyette; costumes: Mérédith Caron; éclairages: Claude-André Roy; son: Daniel Toussaint; régie: Lou Arteau; maquillages: Marielle Lavoie. Avec Louise Dussault et Normand Lévesque. Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 12 mars au 11 avril 1987.

ouvrir la boîte à maux

Traditionnellement muet dans le théâtre québécois, où l'on trouve plus souvent des femmes dialoguant entre elles, le père prend cette année plus que jamais la parole sur nos scènes. *Le Vrai Monde?* de Michel Tremblay et *le Printemps, monsieur Deslauriers* de René-Daniel Dubois mettent en scène des pères qui ont des comptes à régler avec leurs enfants, des situations où le père est amené à rompre son silence. La reprise de *la Florence* de Marcel Dubé à la N.C.T. puise à la même eau.

Dans *Pandora*, une femme essaie d'éclairer le rapport complexe qu'elle a eu avec son père et, partant, de comprendre et de modifier ses relations avec les hommes de sa vie. Séparée de son mari, elle vit momentanément à Paris avec ses deux filles, dont le père est demeuré à Montréal.

Louise Dussault avait tenté d'exorciser les maléfices dévolus au rôle de mère avec son one woman show *Moman*, créé en 1979. Elle poursuit son exploration des rôles parentaux et filiaux avec *Pandora*, où elle interprète le rôle de Louise, principale protagoniste. Après que ses deux filles sont parties pour l'école, non sans avoir malicieusement enfermé leur mère dans l'appartement, la